

Le roi Priam dans *Le Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure

S'il est, parmi les héros de la mythologie grecque, une figure royale du malheur, c'est bien celle du roi Priam. Rappelons-nous Homère qui clôt son *Odyssée* par l'humiliation du vieillard brisé de douleur, contraint de quémander au meurtrier même, Achille, les restes pitoyables d'Hector et de s'enfuir du camp grec en profitant de l'obscurité nocturne. Rappelons-nous Virgile qui, après avoir décrit la barbarie assassine et sacrilège de Néoptolème, nous offre la vision horrible d'un cadavre décapité, ballotté par les flots qui lèchent le rivage. De Priam alors, il ne reste rien : tout lui a été enlevé, sa ville, ses biens, son épouse, ses enfants, tout jusqu'à son humanité même, tout jusqu'à son nom :

*Iacet ingens litore truncus,
auolsumque umeris caput et sine nomine corpore.*
(Il gît, tronc énorme sur le rivage, tête arrachée aux épaules, corps sans nom¹.)

Ainsi disparaissent les puissances les mieux assurées, ainsi s'évanouissent les espérances les mieux fondées. Le mythe ici se fait archétype et invite à méditer sur l'instabilité des destinées humaines. Rien d'étonnant alors si, dans cette revendication d'une filiation quasi généalogique que sont les romans antiques, l'on voit à l'œuvre une volonté constante de s'approprier les récits de la guerre de Troie et d'en tirer un enseignement. Le sort

1 — *En.*, II, 557-8. Traduction de Jacques Perret. (Paris, Les Belles Lettres, 1992)

du vieux roi offrait assurément matière à réflexion et c'est là sans doute qu'il faut trouver une des premières explications de l'importance que lui accorde Benoît de Sainte-Maure.

L'interrogation initiale est née d'une constatation dont l'évidence ne laisse pas d'être problématique. En effet, l'une des constantes du mythe consiste en l'affirmation permanente d'une identité de destin entre la ville de Troie et le roi Priam. C'est ainsi que le sac de Troie, dans la plupart des récits, culmine dans le meurtre du vieux roi. Il en va bien entendu de même chez Benoît. Y aurait-il alors, dans la personnalité de Priam telle que le texte de Benoît la constitue à travers la prosopographie et l'éthopée, une ou plusieurs failles qui expliqueraient la défaite et la destruction de la ville dont il fut le roi ?

Si cette interrogation nous paraît mériter quelque attention, c'est que Benoît, par rapport à la tradition dont il se veut l'héritier, renforce singulièrement le lien déjà solide qui unit la ville de Troie à son roi. Certes, il ne se distingue guère lorsqu'il évoque le sac de la cité de Priam et en montre la totale destruction par les Grecs :

Quant tot orent robé e pris,
S'ont la riche vile embrasee,
Fraite, fondue e craventee.
Tot est trebuchiez Ylion,
Les riches tors e li donjon
E li riche palais marbrin,
Les sales peintes a or fin.
N'i remestrent mur ne portal :
Tot firent plain e tot equal².

Pour notre auteur, cependant, cette destruction n'est pas la première et ce temps de l'origine, qu'est la guerre de Troie, a lui-même une origine. Benoît choisit ici la trame narrative proposée par Darès et commence par l'histoire de la Toison d'or. Or ce récit initial s'achève sur une première ruine de Troie, au cours de laquelle périt Laomédon, le père de Priam. Destruction complète, radicale, insiste Benoît :

Trestote ont la vile guastee,
Les fortereces ont fondues
E les riches tors abatues :
Onc n'i remest meison entiere

2 — *Le Roman de Troie*, vv. 26220-26228, t. IV, p. 169. Nous utilisons l'édition de Léopold Constans, Paris, S.A.T.E., 1904-1912.

Ne mur ne temple ne maisiere,
Ne bon palais ne bel maneir³.

Dans cette accumulation verbale qui accentue avec force la totalité du désastre, Benoît réunit les trois fonctions indo-européennes⁴. La mention des temples relève de la première fonction, tandis que les « fortereces », les « riches tors », voire les murs, évoquent la guerre. Quant aux palais et aux beaux manoirs, ils symbolisent la richesse de Troie, et, de même que les maisons, relèvent de la troisième fonction. C'est ainsi que les fondements mêmes de la cité de Laomédon sont éradiqués : la destruction des bâtiments correspond à l'anéantissement de la nation. Par deux fois encore, Benoît développe ce thème en des termes extrêmement voisins. La première, lorsque Priam, alors éloigné de Troie, apprend la triste nouvelle :

Quant il li fu dit e noncié
Que Troie esteit e la contree
Tote arse e destruite e robee,
E sis pere ocis e sa mere
E ses sorors e tuit si frere,
Fors une, dont ert grant damage,
Qu'en esteit menee en servage ;
[...]
S'il ot dolor, nus nel demant⁵.

La seconde, lorsque Priam arrive sur les lieux et constate les dégâts commis par les Grecs :

O tant de gent com li reis ot,
Vint a Troie come il ainz pot.
La cité trova eissiliee
E la gent morte e detrenchiee ;
Tot trova ars, guast e fondu,
Robé, maumis e abatu ;
Onc n'i trova meison entiere,
Ne tor ne temple ne maisiere⁶.

3 — *Ibid.*, vv. 2784-2789, t. I, p. 141.

4 — Pour ce qui concerne la pertinence de l'utilisation du schéma trifonctionnel dans les études médiévales, nous renvoyons à la mise au point donnée par Jean-Marc Pastré, dans *Structures littéraires et tripartition fonctionnelle dans le Parzival de Wolfram von Eschenbach*, Paris, Klincksieck, 1993, pp. 7-27.

5 — *Le Roman de Troie*, vv. 2870-2879, t. I, p. 146.

6 — *Ibid.*, vv. 2963-2970, t. I, pp. 150-151.

La Troie de Laomédon n'a donc plus aucune existence. Or, comme nous l'avons déjà souligné, Priam était absent lors du sac de la ville et n'a donc eu aucune part à cette défaite. Il n'en est nullement responsable et ne peut en être affecté. Bien plus, loin de présenter le fils de Laomédon comme un vaincu, Benoît le montre dans une position offensive, puisqu'il assiège un château :

En ost esteit loing del païs,
Ou sis pere l'aveit tramis :
Un chastel aveit asegié⁷.

Hors de portée de toute accusation, Priam n'est donc pas à proprement parler un continuateur, mais bien plutôt un restaurateur, voire un fondateur. Il résulte de ces analyses que la Troie fondée par Priam est en totale rupture avec celle de Laomédon. Le lien entre le roi et sa cité se trouve ainsi renforcé : non seulement il meurt avec elle, mais encore il lui a donné naissance.

Priam en effet doit sa légitimité royale à son statut de fondateur : il est le roi selon la lignée, selon la nature, et l'on peut très précisément lui appliquer les termes que Benoît emploie pour désigner Idoménée, le roi de Crète :

A grant honor, ço dit Ditis,
Fu receüz en son païs
Li reis de Crete Idomeneus
Qui sire en esteit natureus⁸.

Assurément, Priam est pleinement le « sire... natureus » de Troie. Rien d'étonnant alors si les trois fonctions indo-européennes se conjuguent dans ce personnage puisque telle est la condition qui assure la plénitude de la souveraineté. Comme le souligne Dominique Boutet,

Le roi n'est pleinement roi que lorsqu'il résume les trois fonctions⁹.

En ce qui concerne les éléments de la troisième fonction, le champ a été largement moissonné par mes prédécesseurs : avec eux, mentionnons les goûts artistiques du roi de Troie et les merveilleuses richesses qui ornent la ville. D'emblée, ses qualités

7 — *Ibid.*, vv. 2867-2869, t. I, p. 146.

8 — *Ibid.*, vv. 28277-28280, t. IV, p. 279.

9 — Dominique Boutet, *op. cit.*, p. 278.

artistiques en font l'architecte d'une nouvelle Troie, bien plus forte et bien plus belle que celle de Laomédon :

Mout la troverent desguatee
 Mais cent tanz mieuz l'ont restoree
 Mout la refirent bele e gente.
 Mout i mist Prianz grant entente ¹⁰.

Pour ce qui est de la richesse, il n'est par exemple que de relire les vers déjà cités qui évoquent le second sac de Troie : la répétition de l'adjectif « riche », l'évocation du marbre et de l'or, toutes ces splendeurs forment un violent contraste avec la barbarie grecque. De même, lorsque Benoît décrit la Chambre de Beautés, il précise la valeur marchande des merveilles qu'elle recèle :

Plus de dous cenx mars d'or recuit
 Valeit li noandre, ço cuit ¹¹.

et clôt même cette *ecphrasis* par cette mention que nous jugerions bien prosaïque si elle n'était destinée à frapper l'imagination :

Plus valeit de cent mile livres ¹²

De même, nous suivrons les conclusions de Catherine Croizy-Naquet qui, en commentant ces vers :

Contes e fables e chançons
 E estrumenz e nouveaux sons
 Oëit : sovent s'i delitot ¹³.

voit dans Priam un roi artiste, mécène idéal d'une cité vouée aux Beaux Arts :

Que le roi soit mélomane ne fait que conforter une aspiration à la perfection et le légitime dans sa fonction, en l'associant à la dimension artistique qui fait de la ville la mère de tous les arts et de tous les agréments ¹⁴.

À cet égard, il est une scène curieuse qui vient corroborer cette affirmation. À l'issue de la troisième bataille, Benoît nous

10 — *Ibid.*, vv. 3001-3004, t. I, p. 152.

11 — *Le Roman de Troie*, vv. 14663-14664, t. II, pp. 376-377.

12 — *Ibid.*, v. 14958, t. II, p. 394.

13 — *Ibid.*, vv. 5307-5309, t. I, p. 276.

14 — Catherine Croizy-Naquet, *op. cit.*, p. 376.

montre comment les deux camps organisent leur veille. Les Grecs, sous la direction d'Ulysse, y mettent tout leur soin et toute leur énergie :

Departent sei, mais l'escharguaite
Fu cele nuit richement faite,
Quar o mil chevaliers e mais
La fist la nuit danz Ulixès ¹⁵.

C'est que le camp où ils se retranchent ne leur offre qu'un abri bien fragile. En revanche, l'atmosphère troyenne est toute différente, puisque les gardes, que la protection des remparts rassure, s'adonnent à la musique et jouent de divers instruments :

Cil de Troie sont a seür.
Sor les portes e par le mur
Sont les guaites que chalumelent
E que cornent e que frestelent ¹⁶.

Un roi mélomane ne pouvait que régner sur des sujets musiciens. Assurément, dans cette façon d'opposer les Grecs aux Troyens, transparaît la faveur de Benoît envers le peuple de Priam, peuple raffiné que le destin condamne à tomber sous les coups de guerriers barbares.

Cependant, on peut ajouter à ces aspects honorables de la troisième fonction des mentions qui humanisent davantage notre personnage. Ainsi en va-t-il, nous semble-t-il, de la description de son appétit matinal, bizarrement coordonnée à l'évocation de ses vertus chevaleresques :

Mout par esteit bons chevaliers
E matin manjot volentiers ¹⁷.

De la même façon, ses nombreux enfants, légitimes ou non, en font aussi un symbole de fécondité. Simultanément, parce qu'il est le seul héritier vivant de son père, il fonde une nouvelle dynastie. C'est avec son épouse, ses filles et ses fils, qu'il arrive à Troie :

Ses genz mande, ne tarja plus,
Tant come il en puet avoir plus,
E ses veisins e ses amis,

15 — *Le Roman de Troie*, vv. 11087-11090, t. II, p. 156.

16 — *Ibid.*, vv. 11097-11100, t. II, p. 157.

17 — *Ibid.*, vv. 5301-5302, t. I, p. 276.

Si chevauche vers son país.
 Sa femme ovuec sei en mena,
 Qui aveit non Ecuba.
 Bele dame ert, proz e vaillanz,
 Si aveit del rei uit enfanz,
 Les cinc vaslez, les treis meschines ¹⁸.

Notons au passage qu'un lecteur mal intentionné pourrait voir dans cette énumération un ordre singulier et attribuer à la prétendue misogynie du Moyen Âge le fait que les filles soient citées après les jeunes hommes, et Hécube après les voisins et les amis de Priam. Ce serait là un anachronisme. La logique de ce passage en effet est tout autre : l'importance des personnages ne va pas en diminuant, mais en croissant, et si les enfants de Priam viennent en dernier lieu, c'est qu'ils représentent l'avenir de sa lignée. D'ailleurs, s'il est fait ensuite mention des trente bâtards de Priam (vers 2959-2962), c'est de manière collective et sans détail particulier. Ils contribuent ainsi à mettre en évidence la fécondité merveilleuse du roi de Troie.

Il peut paraître a priori plus difficile d'associer Priam à la seconde fonction et d'en faire un héros guerrier. Cependant, la puissance militaire de Troie relève indiscutablement de cette fonction, et, comme le roi est intimement associé à sa ville, il est lui aussi placé sous ce signe. Mais, il s'agit là d'une relation tout indirecte et Benoît ne manque pas de souligner la valeur guerrière de Priam. Nous avons déjà montré qu'il n'est pas affecté par le premier sac de Troie et observé que, dans son portrait, il reçoit le titre de « bon chevalier ». On pourrait n'y voir qu'une mention quasi obligatoire, mais ce vers comporte aussi une valeur programmatique. En effet, au cours de la onzième bataille, pour venger la mort d'Hector, Priam prend la tête de l'armée troyenne et affronte en personne l'ennemi grec. Il est en proie à l'*ire* vengeresse qui anime souvent les guerriers et renforce leur ardeur :

S'il a ire, chier la lor vent
 D'Ector, son fil venjance prent ¹⁹.

C'est même, affirme Benoît, grâce à sa présence que les Troyens échappent à la défaite et au massacre :

18 — *Ibid.*, vv. 2923-2931, t. I, pp. 148-149.

19 — *Ibid.*, v. 17143-17144, t. III, p. 123.

Se lors ne fust Prianz li reis,
 Mout en eüssent le sordeis ²⁰ ;
 (...)
 Se lors ne fust li reis Prianz,
 Tel perte i receüst sa gent,
 Dont toz jorz mais fussent dolent ²¹.

Pour conclure, Benoît fait l'éloge hyberbolique de sa valeur et lui accorde le prix du combat :

Prianz li reis i ot grant pris,
 Ensi come en l'Estoire truis :
 Mout en navra, mout en ocist
 E de riches prisons i prist.
 Mieuz l'a li suens cors fait dous tanz
 Que trei de toz les mieuz vaillanz
 Qui seient de ça ne de la :
 Sans nul desdit le pris en a ²².

Ainsi, non seulement Priam est le roi d'une cité dotée d'une redoutable puissance militaire, mais encore il est lui-même capable d'exploits chevaleresques lorsque s'en impose la nécessité. L'image du vieux roi s'enrichit désormais d'une dimension insoupçonnée.

Avant même le portrait qu'il lui consacre, Benoît a pris soin de montrer que Priam disposait des qualités habituelles d'un roi et en particulier de la sagesse, qui caractérise la première fonction : ainsi, dans le résumé initial, dès la première mention du roi troyen, Benoît le présente en ces termes :

Après icest destruement,
 La refonda Prianz li reis
 Qui mout fu sages e corteis ²³.

Puis, lorsque Priam entre véritablement en scène, après la mort de Laomédon et la première destruction de Troie, Benoît reprend l'idée de sagesse :

Laomedon un fil aveit,
 Qui riche e sage e pro esteit ²⁴.

20 — *Ibid.*, v. 17291-17292, t. III, p. 130.

21 — *Ibid.*, v. 17304-17306, t. III, p. 131.

22 — *Ibid.*, v. 17335-17342, t. III, p. 133.

23 — *Ibid.*, vv. 168-170, t. I, p. 10.

24 — *Ibid.*, vv. 2863-2864, t. I, p. 145.

Mais ces indications n'ont à proprement parler rien de spécifique ni de particularisant et ne suffisent assurément pas à faire de Priam un représentant de la première fonction. Plus significative en revanche, comme l'a montré Catherine Croizy-Naquet à la suite d'Emmanuèle Baumgartner, est « la disposition du trône construit pour le roi et celle de l'autel consacré à Jupiter » qui « installés en vis-à-vis [...] placent sur un pied d'égalité Priam et le dieu tout puissant, Jupiter »²⁵. De même, la ville de Troie est placée sous la protection du Palladion, statue descendue miraculeusement du ciel à l'époque d'Ilus, le premier roi de Troie. Telle est la révélation qu'en trahissant, Anténor destine aux Grecs :

Un jor, quant il establisseit
Templum Minerve, qu'il faiseit, –
 N'ert pas encore desus covert, –
 I vint du ciel tot en apert
 Un signe fier e precios
 E sor toz autres merveilllos²⁶.

Mais d'autres éléments relèvent de la merveille et de la magie et participent ainsi de la première fonction. Certes, la Chambre de Beautés contient maintes caractéristiques qui la relie à la troisième fonction. Cependant, les colonnes et les statues qui en décorent les quatre angles doivent leur existence à l'industrie de magiciens :

Trei poëte, sages dotors,
 Qui mout sorent de nigromance,
 Les asistrent par tel semblance
 Que sor chascun ot tresgeté
 Une image de grant beauté²⁷.

Bien plus, ces statues étaient si belles qu'elles soutenaient, – nous dit Benoît dans un élan triomphant de christianisation, à moins qu'il n'y eût été invité par la paronomase offerte par les mots « angleaus » (v. 14657) et « angles » (v. 14680) –, la comparaison avec des anges du Paradis :

E si esteient colorees
 E en tel maniere formees,

25 — Catherine Croizy-Naquet, *op. cit.*, p. 360.

26 — *Le Roman de Troie*, vv. 25383-25388, t. IV, p. 123.

27 — *Ibid.*, vv. 14668-14672, t. II, p. 377.

Quis esgardot, ço li ert vis
 Qu'angle fussent del Paradis ²⁸.

Nous voici donc bien dans le domaine du sacré. Bien plus Benoît réunit ici la mythologie et la Bible, dans une vision synchrétique de l'histoire. Il agit de la même façon dans la description des alliés de Priam. Parmi eux en effet, se trouvent Philemenis et sa compagne Penthésilée. Or, Benoît insiste sur la particularité de leur armement : leurs boucliers étaient ornés de pierres issues du Paradis et des deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate, qui y naissent :

De cuir boilli escuz aveient
 Qui de fin or resplendisseient ;
 Mieuz en preïsoit l'om le peïor
 Que de Troie tot le meïllor,
 Quar de pierres de Paradis,
 D'Eüfratès e de Tigris
 Esteient tuit orlé e plein ²⁹.

Avec des statues à la beauté angélique et des alliés ornés de pierres paradisiaques, Priam et Troie satisfont indiscutablement aux exigences de la première fonction.

Ainsi, Priam réunit en lui-même les trois fonctions et mérite la souveraineté qu'il exerce. Pourtant, puisque sa perte est aussi celle de sa cité, il faut se demander à la suite de quelles faiblesses le roi a perdu tout ce qu'il possédait. Il faut pour répondre à cette interrogation réexaminer le rapport que Priam entretient avec les trois fonctions et se demander si, à chaque fois, ne survient pas un élément qui l'empêche d'en exercer pleinement les prérogatives.

Ainsi, nous avons vu que les goûts musicaux de Priam relevaient de la troisième fonction. Or, revenons précisément sur les vers 5299-5300, extraits du portrait de Priam :

La parole aveit auques basse,
 Soëf voix ot douce e quasse.

Si les termes « soëf » et « douce » ne suscitent aucune difficulté et renvoient très clairement à des qualités, les deux autres notations qui décrivent la parole et la voix de Priam ne laissent

28 — *Ibid.*, vv. 14677-14680, t. I, p. 377.

29 — *Ibid.*, vv. 6839-6845, t. II, p. 364.

pas d'intriguer : pourquoi Priam avait-il la parole « basse » et la voix « quasse » ? On peut en effet se demander s'il y a quoi que ce soit de valorisant dans le fait de parler bas et d'avoir la voix cassée. Notons en outre que la rencontre de ces deux adjectifs à la rime renforce leur importance.

Il est utile, pour éclairer la question, de se reporter aux théories esthétiques dont Edgar De Bruyne a donné une présentation tout à fait fondamentale. Ainsi on peut lire que « la beauté de la voix résulte de sa clarté, de sa fermeté, et de sa douceur »³⁰, ou encore que pour Isidore de Séville, « *euphonia est suavitatis uocis* » ; et De Bruyne d'ajouter : « on dit que l'euphonie est mélodieuse, c'est-à-dire douce comme le miel »³¹. La voix de Priam peut donc être douce, mais sa raucité n'est assurément pas une qualité. Si on accepte l'idée que la voix témoigne des qualités et des défauts de l'individu, ne faut-il pas penser que, si elle est fêlée, elle symbolise une secrète brisure dont son propriétaire serait lui aussi victime ? Et cette fêlure ne se révélerait-elle pas finalement la faille qui a provoqué la chute de Troie ?

Il en va de même de la « parole basse ». Certes, les traités d'éloquence n'exigeaient pas une voix tonitruante, mais ils ne souhaitaient pas davantage que la voix fût faible et prônaient une modération qu'Edgar De Bruyne résume en ces termes :

Il faut donc parler correctement, d'une voix claire, ni trop haut ni trop bas, avec caractère (*ut virilis sit*), sans, monotonie et de façon à adapter sans cesse le débit au verbe, comme celui-ci doit s'adapter au mouvement psychique³².

Si, comme le souligne Edgar De Bruyne, il doit y avoir un accord entre l'expression et la personnalité, il est alors à craindre qu'une « parole basse » ne forme un désavantage considérable pour un roi, surtout lorsqu'il s'agit d'imposer son opinion dans un conseil. D'ailleurs, il en va ainsi lors des événements qui provoquent la trahison d'Énée et d'Anténor. Priam, bien conscient du danger que représentent ces deux personnages, conspire avec son fils Amphimachus leur assassinat. Mais Anténor, averti par la Renommée, prévoit une parade et le réduit à l'impuissance. Priam alors s'avoue vaincu en des termes quasi désespérés :

30 — Edgar De Bruyne, *Études d'esthétique médiévale*, t. I, p. 61. (Première édition : Bruges, De Tempel, 1946 ; réédition : Paris, Armand Michel, 1998)

31 — *Id.*, *Ibid.*, p. 91.

32 — *Id.*, *Ibid.*, p. 61.

Ha ! Las, com doloros concire !
 Com me devreit li cuers partir !
 Plus hé mais vivre que morir ³³.

Il quitte ensuite le palais en renonçant à tout pouvoir et à toute influence et Benoît nous dépeint le départ du roi impuisant en ces termes :

Ploros, pensis, muz e taisanz,
 Ist del palais li reis Prianz ³⁴.

Priam n'est donc pas parvenu à imposer sa volonté au conseil. Il est par conséquent voué au silence. Tel est entre autres l'effet de sa « parole basse » : il est devenu « muz e taisanz ».

En ce qui concerne la valeur guerrière, nous avons vu que Priam recevait des éloges de Benoît. Cependant, lors même de cette onzième bataille où il a accompli les exploits que nous avons évoqués, il n'a pas pu remporter la victoire. Or, il a affronté Palamède qui, à ce moment du récit, était le chef des Grecs, et l'a même frappé, sans toutefois parvenir à lui donner la mort :

Tres par mi l'escu peint a flor
 Feri Prianz Palamedès,
 Que del cheval l'esloigne adès ³⁵ ;

En fait, même dans ce combat où Priam se montre le plus valeureux des chevaliers, il ne parvient pas à mener à son achèvement la tâche entreprise. C'est qu'il n'est pas véritablement un guerrier. D'ailleurs, au commencement de la guerre, loin de prendre en personne le commandement militaire, il en délègue la totale responsabilité à son fils Hector ³⁶. Et la seule raison qui le pousse à prendre part à la onzième bataille, c'est la mort d'Hector.

Cette incapacité se retrouve aussi dans son rapport avec le domaine du sacré. Peut-être s'est-il montré trop orgueilleux, peut-être a-t-il fait preuve de démesure lorsqu'il a, dans la salle du palais, installé l'autel de Jupiter face à son propre trône. En fait, il n'est pas impossible qu'il ait voulu instaurer un nouveau culte et remplacer celui du Palladion. C'est un rapprochement textuel

33 — *Le Roman de Troie*, vv. 24823-24824, t. IV, pp. 92-93.

34 — *Ibid.*, vv. 25239-25240, t. IV, p. 115.

35 — *Ibid.*, vv. 17136-17137, t. III, p. 123.

36 — Qu'on se reporte par exemple aux vers 8034-8058 où Benoît présente un dialogue dans lequel Hector invite son père à rester à l'écart du combat.

qui suggère cette hypothèse. En effet, l'on se souvient qu'en des développements largement redondants, Anténor a expliqué aux Grecs que le sort et la sécurité de Troie étaient liés au Palladion, et que, tant que les Troyens le posséderaient, ils ne seraient jamais vaincus ni leur cité détruite (vv. 25369-25425). Or, nous retrouvons cette même thématique à propos de la statue de Jupiter que Priam a placée dans son palais :

Grant seürté e grant fiance
I aveient e atendance,
Que par ço fussent defendu,
Ne ja ne fussent mais vencu,
Ne mais destruite lor contree :
Mais n'ert pas tel la destinee ³⁷.

Si tel est bien le cas, Priam aurait alors négligé le véritable soutien de sa cité, celui que les dieux avaient accordé au fondateur de la lignée, Ilus, et lui aurait substitué un culte lié à son propre pouvoir.

En outre, si parmi ses alliés, il se rencontre des êtres en relation avec le Paradis et qui n'ont rien de maléfique, il est toutefois une créature hybride, mi-homme, mi-cheval, qui ne laisse pas d'inspirer à ses ennemis une frayeur quasi religieuse. C'est le Sagittaire, qu'a amené Pistropleus, roi qui relève assurément de la première fonction :

Vint Pistropleus, uns reis veillarz,
Qui mout ert sages des set arz :
Mainte merveille savait feire.
Cist amena un Saietaire ³⁸.

Cette créature n'a rien de paradisiaque et plusieurs traits en feraient plutôt un être infernal : la nudité ; l'éclat de ses yeux capables de briller la nuit ; l'écume ardente que sa bouche laisse échapper. D'ailleurs, ces deux dernières caractéristiques le rapprochent pour la première de Charon, et pour la seconde de Cerbère, tels que les dépeint l'*Eneas* et les ressemblances entre les deux œuvres sont telles ici qu'elles ne peuvent avoir rien de fortuit. Certes nous n'avons pas la place de le démontrer maintenant. Qu'il nous soit permis simplement d'affirmer qu'elles renforcent le caractère infernal du Sagittaire.

37 — *Ibid.*, vv. 3129-3134, t. I, pp. 158-159.

38 — *Ibid.*, vv. 6897-6900, t. I, p. 367.

Ne peut-on voir, dans le fait que Priam ait accepté pour allié un tel monstre, un manque de discernement dans les choses sacrées ? D'ailleurs, cet aveuglement est souligné par Benoît lorsqu'il conclut le récit de l'assemblée où fut décidée l'expédition de Pâris en Grèce. En effet, Priam s'est montré incapable d'écouter les avis inspirés et visionnaires d'Helenus, de Cassandre et de Panthus. Cependant, à la décharge du roi, Benoît suppose que telle était la destinée de Troie et que cette erreur ne pouvait pas être évitée :

Mais Fortune nel voleit mie,
Qui trop lor esteit enemie ³⁹.

C'est sans doute pour cette raison que, lorsque Priam prend conscience qu'il ne pourra éviter la trahison que méditent Anténor et Énée, il se lamente et s'estime victime de la haine de ses amis et des dieux :

« Las ! » fait-il, « malaventuros !
Ne me sont mie haïnos
Solement li deu souverain,
Quar or n'ai ami si prochain,
Qui de rien plaïne mon damage ⁴⁰.

Il en appelle alors à la Fortune qui, après l'avoir placé au sommet de sa roue, le jette à terre et lui enlève tout espoir et toute joie :

Haï ! Fortune dolorose,
Come estes pesme e tenebrose !
Tant me fustes ja liee e bele,
Sor le plus haut de la roële
M'aseïstes e me posastes ;
Mais, puis que vos reporpensastes,
Trop laidement sans demorer,
Me ravez fait jus devaler,
Qu'el plus bas sui desoz voz piez
Povre, vis e desconseilliez,
Senz espeir e senz atendance
D'aveir mais joie n'alejance,
Senz resordre, senz redrecier ⁴¹

39 — *Ibid.*, vv. 4165-4166, t. I, p. 213.

40 — *Ibid.*, vv. 25195-25199, t. IV, p. 113.

41 — *Ibid.*, vv. 25215-25227, t. IV, p. 114.

Ainsi, en ce qui concerne aussi les devoirs de la première fonction, Priam ne remplit pas sa tâche et échoue dans sa mission. C'est qu'il apprécie mal les choses sacrées et manque de discernement.

Telle est la justice immanente qui préside au sort de Priam. Incapable d'assumer dans leur plénitude les trois dimensions de la fonction royale, le fondateur de Troie ne pouvait connaître la réussite. Son sort est intimement lié à celui de sa cité : s'il a pu lui conférer la splendeur de ses débuts, il partage avec elle les douleurs de la destruction.

Philippe Logié

Université de Lille III-Charles de Gaulle